

Cette opinion, nous dirons plus, cette vérité est si bien reconnue, que tout ce que nous comptons d'hommes de progrès en Canada l'ont adoptée presque comme un axiome et en font le préambule, le point de départ de leurs écrits sur la nécessité des améliorations agricoles. Ces hommes animés d'un vif sentiment de patriotisme et nous pourrions citer ici plusieurs noms chers au cœur de tout bon canadien, ces hommes, disons-nous, ont présenté différents systèmes économiques à la discussion des praticiens, aucun que nous sachions n'est encore sorti victorieux de l'épreuve; aucun n'a été trouvé préférable à la routine actuellement suivie. Cela peu dépendre de plusieurs causes au nombre desquels nous mettrons comme principales, les préjugés et l'invincible répulsion des cultivateurs pour toute espèce d'innovation quelconque. Mais ces préjugés et cette répulsion n'empêcheront les idées de faire leur chemin; et les besoins d'amélioration se faisant sentir chaque jour de plus en plus fortement il viendra un temps qui n'est peut-être pas loin, où les choses changeront de face, où les suggestions qui ont été rejetées seront acceptées avec bonheur. Le présent comparé avec le passé nous donne foi dans l'avenir. Il y a quelques années le nombre des savants qui s'occupaient d'agriculture était très restreint, aujourd'hui ils lèvent la tête de tous les points du pays et leur nombre est considérable. Que sera-ce donc dans dix ans, dans vingt ans? Nous attendons là la routine boiteuse.

Dans les systèmes proposés tout n'est pas sans reproches, mais avec le temps, ils s'amélioreront et pourront alors être présentés avec avantage au public agricole.

Nous avons souvent entendu vanter le système de culture suivi dans l'Illinois, et on nous disait que ce système est excellent, puisque le cultivateur est riche, et exporte de grandes quantités de produits agricoles. Raisonement faux. Le Canada était riche autrefois et il exportait beaucoup de blé, maintenant il n'exporte plus.

Le Maryland, la Virginie, la Sicile, étaient également riches, et aujourd'hui ils ne le sont plus. Le tour de l'Illinois et de tous les Etats de l'Ouest viendra, tôt ou tard, nous pouvons le prédire sans être prophète. Les enseignements de l'histoire sont là, les mêmes causes produisent les mêmes effets.

Mais, ici se présente naturellement une question qu'un grand nombre se fera peut-être; que devez-vous faire cultivateurs du sol canadien pour empêcher vos terres de vous refuser les produits nécessaires à vos besoins? A cela nous répondrons, faites ce qu'ont fait les autres pays qui se sont trouvés dans la même situation que le Canada, et qui maintenant sont parvenus à la richesse. L'Angleterre, la Belgique, plusieurs départements de la France, ont été appauvris par une mauvaise culture, aujourd'hui ils sont cités pour leur richesse agricole. Et comment sont-ils parvenus à ce changement? Ils ont amélioré.

Améliorez donc, cultivateurs canadiens. Le champ de l'amélioration est vaste, améliorez. Nous ne vous conseillons pas par là de faire tout ce que ces pays ont fait, ce conseil vous conduirait peut-être à la déception. Mais faites les améliorations qui vous paraîtront les plus convenables et de la manière que vous le permettront votre position et vos besoins.

Au nombre des innovations qui pour la plupart des cultivateurs nous semblent de première nécessité, nous citerons l'amélioration de la production fourragère. C'est le point de départ de tout progrès agricole, et dans toutes les contrées remarquables à l'heure qu'il est, par leur agriculture, on a commencé par l'introduction de certaines plantes fourragères capables de donner un produit plus abondant et plus précoce que les prairies et les pâturages naturels.

Voici comment M. L. Moll décrit la marche des améliorations culturales en France, et cette marche a été celle de tous les pays :

" Il y a moins d'un siècle (en 1866) qu'on ne connaissait encore, dans la majeure partie de la France, et on peut dire de l'Europe, d'autre moyen d'entretenir le bétail que les herbages naturels fournissant le pâturage pendant l'été, le foin pendant l'hiver. Il fallait avec ce système, pour entretenir le bétail et se procurer le fumier nécessaire, une étendue considérable en herbage, une étendue presque égale, parfois même supérieure (quand les herbages étaient pauvres) à celle des terres arables. Cette proportion existait pendant longtemps dans une partie de la France, et il est à remarquer qu'elle s'accordait parfaitement avec les circonstances économiques qui régnaient alors. Tant qu'elle dura, les terres continuèrent à donner des produits satisfaisants. Mais à mesure que, la population augmentant, les besoins en céréales s'accroissaient, on fut amené à défricher successivement une notable portion des fonds consacrés à la nourriture des animaux. Ces défrichements, qui transformaient des terrains producteurs d'engrais en terrains consommateurs d'engrais, eurent pour résultat forcé une diminution de plus en plus forte dans la fécondité, et partant dans le produit du sol arable, et par suite l'appauvrissement de la culture et des cultivateurs. Ceux-ci finirent par comprendre la cause de leur misère, et c'est de cette époque, c'est-à-dire de la seconde moitié du siècle dernier, que date la hausse progressive dans la valeur vénale des prairies.

" Ce fut aussi vers ce temps, et par l'effet de ces mêmes circonstances, que la culture des fourrages artificiels, jusque-là bornée à quelques points de territoire, prit de l'extension.

" Lents dans les contrées arriérées, les progrès de cette culture furent rapides dans les parties les plus riches du pays, là surtout où les prés faisaient défaut. Tels furent les avantages qu'on en retira, qu'il se manifesta une sorte de réaction contre les herbages naturels. Quoique cette réaction fut plutôt le fait des théoriciens que des praticiens, comme elle s'accordait avec l'intérêt des cultivateurs pressés de jouir, et c'était le grand nombre, les défrichements reprirent et amenèrent sur certains points la disparition presque totale des surfaces enherbées. Ajoutons que si cette disposition put avoir lieu sans inconvénients, là où le sol et l'état avancé de la culture permirent d'étendre la culture des fourrages artificiels, les plus productifs et d'en obtenir de hauts rendements, elle eut ailleurs des résultats tellement fâcheux que force fut bien de revenir à des idées plus saines.

" Un fait néanmoins est certain, c'est qu'à mesure que la culture se perfectionne, et que le sol s'améliore, les fourrages artificiels acquièrent une importance plus grande; que sans eux, l'exploitation fructueuse du sol serait impossible dans les trois quarts de la France et que même là où les herbages naturels sont encore en forte proportion, ces fourrages fournissent un appoint qui a toujours été utile et qui aujourd'hui est devenu indispensable. Ajoutons enfin que leur introduction dans la culture, arable a, non pas seulement facilité, mais a parfois seul rendu possible l'application de ce grand principe de l'alternat, qui, jusqu'à nouvel ordre régit aujourd'hui les assolements de la culture rationnelle."

Que de points de contact nous trouvons dans ces quelques lignes de M. Moll avec ce que nous avons tous les jours sous les yeux. La plupart des cultivateurs arriérés qui ne se servent pour l'entretien de leur bétail que des pâturages et des prairies naturelles, consacrent une bonne partie de leur domaine à la production du foin et le reste est divisé en deux parties égales, dont l'une est parcourue par les animaux pendant l'été et l'autre cultivée en céréales. La conséquence rigoureuse de ce système, c'est que ces cultivateurs ne peuvent vivre que sur des terres de grande étendue.

(A continuer.)